

Québec sous le regard de l'autre

Luc Bureau

Special Issue, 2004

Québec : oeuvre du temps, oeuvre des gens

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/7626ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

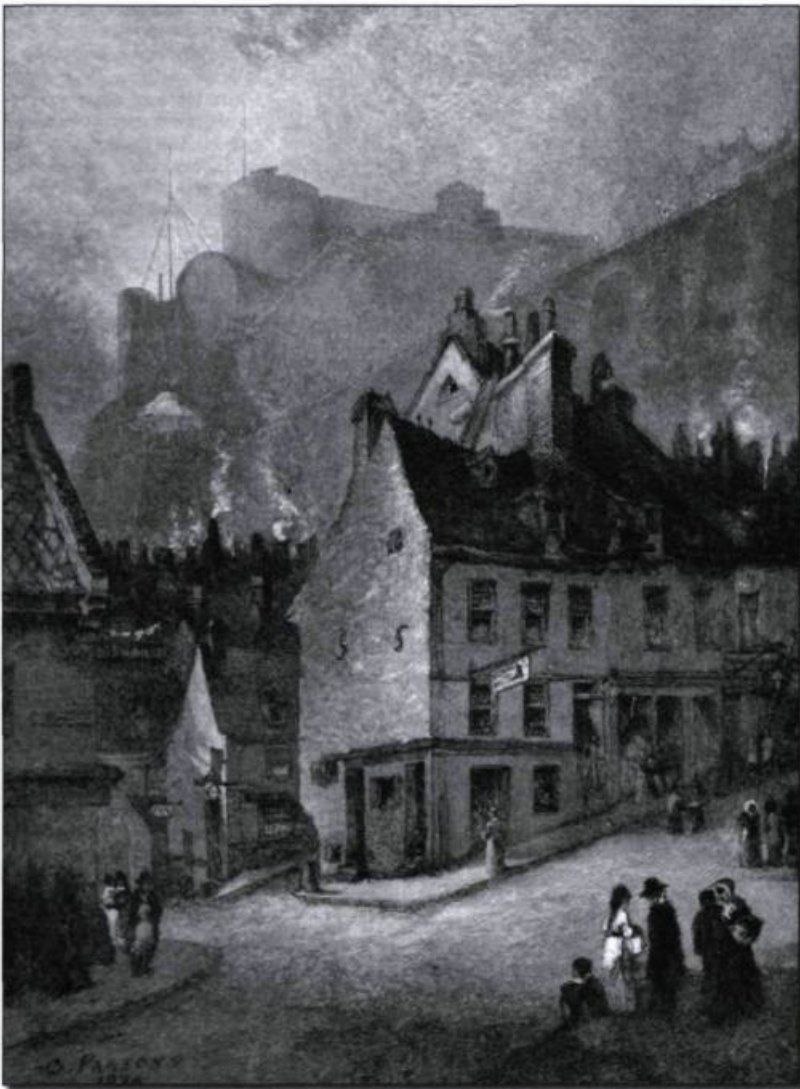
Bureau, L. (2004). Québec sous le regard de l'autre. *Cap-aux-Diamants*, 52–56.

QUÉBEC SOUS LE REGARD DE L'AUTRE

PAR LUC BUREAU

Dans leurs prétentions à l'excellence, les villes sont sans limites. Québec n'échappe pas à la règle. Comme toutes les autres villes, il lui est difficile de prendre sa propre mesure. Elle tait ses outrages et claironne ses mérites. Mais peut-on véritablement la chicaner de prendre ainsi des manières, de relever le menton et de jouer la *prima donna*? Le spectacle qu'elle offre, sans être à la hauteur de celui qu'elle prétend offrir, ne possède-t-il pas suffisamment d'attraits pour mériter nos soupirs et nos applaudissements?

La vieille ville et les remparts, gravure publiée dans le *Harper's Magazine*, en 1888. (Collection Jacques Saint-Pierre).



La chose semble fragile. Nous savons jusqu'à quel point les évaluations de ce genre relèvent de la plus pure subjectivité. Il vaut mieux, en pareil cas, ne pas demander à la ville en cause de juger de la qualité de sa propre étoffe. Il est préférable de confier cette besogne à quelqu'un d'autre, à des habitants de Sirius par exemple qui, nous le savons d'expérience, ont un regard mille fois plus acéré et vigilant que le nôtre. Ces «Sirusiens», astucieusement déguisés en écrivains ou penseurs étrangers provenant de l'Europe ou des États-Unis, nous les avons suivis à la trace sur plus d'un siècle, de 1850 à 1960. Leur voyage était, d'abord, solitaire : flâneur, hypocondriaque, contemplateur, philosophe, savant, gazetier, insoumis. Quelques-uns n'ont fait qu'effleurer la ville, d'autres l'ont arpentée durant des semaines ou des mois. La chose la plus précieuse logée dans leurs bagages était un *Carnet de voyage*, dans lequel ils couchaient des observations topographiques, des opinions hésitantes ou tranchantes, des oui-dire et des croquis. De retour sur leur étoile, ils publièrent dans des revues ou des livres – dans lesquels nous plongerons à pleines mains – le récit de leur capricieux voyage.

Nous n'entendons pas faire ici le procès de leurs dires et de leurs silences; nous laissons à ces adeptes de la valise l'entière responsabilité de leurs propos sévères ou amènes. D'autre part, nous prenons pour acquis que ces écrivains voyageurs dont nous retenons les témoignages sont connus – même quand ils ne le sont guère – et, par conséquent, nous nous limiterons chaque fois à deux mots de présentation.

Qu'ont-elles dit sur la ville de Québec ces voix d'outre-pays? Elles ont parlé d'un peu de tout : de la ville basse et de la ville haute, bien entendu, de la terrasse qui sert de promenade, de vues superbes sur le fleuve, de la langue parlée et de la langue d'affichage, du clergé, des monuments, des mœurs singulières, de la cuisine et des bals. On pourrait d'ailleurs s'arrêter là si l'enquête n'était qu'une sorte d'indexation de documents par



mots clés. Mais nous voulons que les voyageurs nous livrent plus qu'une rebutante nomenclature, qu'ils rendent des comptes, qu'ils dévoilent le fond de leur pensée, fussent-ils nous chagriner un peu par leur franc-parler, leur fantaisie ou leurs extravagances. Comme de juste, commençons par endurer stoïquement les odeurs incommodes de leurs récits; notre odorat sera mieux en mesure d'apprécier par la suite les arômes délicats et attrayants.

**QUÉBEC EST UNE VILLE QUI S'EST
TROMPÉE D'ÉPOQUE ET DE
CONTINENT!**

Selon plusieurs observateurs étrangers, Québec est une ville qui entre mal dans le décor de la modernité. Ce que les Européens recherchent au XIX^e siècle, et même au XX^e, c'est la célébration des temps modernes, les prouesses technologiques, l'avènement d'ouvrages colossaux, tels le pont Victoria et l'hôtel Windsor, à Montréal. Québec n'a rien à offrir comme monuments ou pièces architecturales qui puissent rivaliser avec ce que l'on trouve dans les grandes villes américaines. Le prince Napoléon note dans son *Carnet de voyage* :

«Samedi 14 septembre 1861, Québec : je visite la ville qui est vieille, mal bâtie, en pente, et ressemble un peu à Gibraltar. De la terrasse on a une vue superbe; la citadelle est médiocre [...]» «Voyage du prince Napoléon aux États-Unis et au Canada», *La Revue de Paris*, XL^e année, n^o 19, 1933, p. 574-584.

La même année (1861), le grand romancier anglais Anthony Trollope, qui en a vu et qui en a marché des villes de par le monde, écrit sur Québec :

«Québec est une ville des plus pittoresques de par ses atouts naturels, et cela autant que toute autre ville que je connaisse. Édimbourg peut-être et Innsbruck peuvent l'emporter sur elle. Mais, mis à part la beauté de son site, Québec a très peu de choses à faire valoir. Ses édifices publics et ses œuvres d'art ne valent guère la peine qu'on en parle.» Anthony Trollope. *North America*. New York, Harper & Brothers, 1862, 623 p.

Le journaliste et essayiste français Ernest Duvergier de Hauranne, qui vint à Québec, en octobre 1864, bien qu'il sut reconnaître la beauté du site et qu'il éprouva un sentiment de reconnaissance envers l'accueil que la population lui prodiguait, portait à son tour un jugement dédaigneux sur le patrimoine architectural de la ville :

«Québec est une vieille ville perchée sur un rocher, au bord du Saint-Laurent, entourée de vieilles fortifications délabrées. [...] Du reste, ni églises, ni palais, ni monuments remarquables; mais la situation est admirable. [...] Je commence à me lasser de ces ruelles boueuses, de ces vieux porches croulants, de ces maisons nues comme celles des villages de montagnes et de tous les pays de grande froidure. Toute cette tristesse déteint sur l'esprit.» Ernest Duvergier de Hauranne, «Huit mois en Amérique, Lettres et notes de voyage

Photo-souvenir ramenée par un touriste américain d'un séjour à Québec, en 1884. Photographe inconnu. (Collection Jacques Saint-Pierre).

(1864 -1865)», *Revue des Deux Mondes*, Trente-cinquième année, Livraison du 1^{er} novembre 1865, p. 188-221.

Bien d'autres voyageurs du XIX^e siècle se risqueront à un diagnostic tout aussi sévère à l'égard du cadre bâti de Québec : «L'intérieur de la ville est laid, tranche Alexis de Tocqueville, mais n'a aucune analogie avec les villes américaines.» «Québec est bien loin d'être une jolie ville dans le sens moderne du mot.», juge Henri de Lamothe. Et si la ville semble d'une autre époque, elle semble aussi appartenir à un autre continent. «Québec présente la singularité d'être une cité médiévale européenne en plein paysage américain», note, en 1877, le naturaliste américain John Burroughs. Le romancier et essayiste Henry James, en 1871, tente justement d'étayer la preuve du caractère européen de la ville : les murs de la ville, les portes de la ville, les fenêtres des maisons, l'habillement des paysannes sont européens :

«Un voyageur qui marie un certain goût du pittoresque à l'amour des lettres ne peut, j'imagine, traverser "la ville la plus pittoresque de l'Amérique" sans tenter de fixer ses impressions. La première de ces impressions sera très certainement que Québec n'est pas une ville d'Amérique mais d'Europe.» Henry James. «Québec», *The Nation. A Weekly Journal Devoted to Politics, Literature, Science, and Art*, vol. XIII, July 1 to December 31, 1871, p. 22-23.

Et chacun la compare, l'assimile même à telle ou telle ville européenne, à «Gibraltar» (Charles Dickens), à «Cherbourg» (Jean-Jacques Ampère), à «Saint-Malo» (Max O'Rell), à «Nevers» (Édouard Herriot), à «Angoulême» (Maurice Sand), à «Brest» (André Chevrillon), à «Naples» (Jules Leclercq), aux «villes cités normandes du XIII^e siècle» (le comte Louis de Turenne). Mais rarement ose-t-on la

comparer à une quelconque ville du continent américain.

On se remémore le proverbe commun : «Qui aime bien châtie bien». Les critiques sévères sont souvent la preuve d'une grande passion. Face à face avec Québec, la plupart des voyageurs se prosternent presque devant elle en signe d'hommage et d'admiration. Et ce sont souvent les mêmes qui l'outragent et qui l'auréolent tout à la fois.

**«TOUT CONCOURT À FAIRE DE QUÉBEC
UN FRAGMENT DU MONDE DES FÉES.»
(LOVECRAFT)**

Nonobstant quelques frissons de répugnance ici et là, Québec s'offre aux yeux de la plupart des observateurs étrangers comme un havre de nature et de beauté. On est d'abord surpris de l'ancienneté de la brillante réputation de la ville. En 1842, l'auteur de la formule percutante du «Gibraltar d'Amérique» vante en ces termes le site incomparable de la ville :

«L'impression que produit sur le visiteur ce Gibraltar d'Amérique – par ses hauteurs étourdissantes, sa Citadelle suspendue dans les airs, ses rues escarpées et pittoresques, ses portes à l'allure renfrognée, les vues si saisissantes qui accrochent l'œil à chaque détour – est quelque chose d'unique et d'impérissable.» Charles Dickens. *American Notes*. London, Edinburgh et New York, Thomas Nelson and Sons Ltd, 1926, 266 p.

Isabella Lucy Bird, une jeune écrivaine britannique de 23 ans qui va parcourir le nord-est des États-Unis et l'est du Canada au cours de l'année 1855, nous prévient que «le but ultime» de tout son périple en Amérique est d'atteindre et de voir Québec. Comme le martèle la publicité touristique de nos jours, «Québec vaut le voyage» :

Vue de la terrasse Dufferin
avant la construction
du Château Frontenac.
Photo : Louis-Prudent
Vallée, s.d. (Collection
Jacques Saint-Pierre).



«Les livres, les langues aussi bien que la poésie ont célébré à un point tel sa beauté que je considérerais Québec, cela va de soi, comme le but ultime de mon voyage. Des louanges dithyrambiques prodiguées par l'auteur si éloquent et doué de *Hochelaga* [il s'agit de l'écrivain anglais Eliot Warburton], jusqu'aux éloges plus simples des rudes capitaines au long cours, il semble y avoir une unanimité admirative. Chose que l'on rencontre rarement.» Isabella Lucy Bird. *The Englishwoman in America*. Toronto, University of Toronto Press, 1966, 494 p. - édition originale: 1856.

Mais qu'est-ce qui vaut à Québec de tels engouements, qui n'ont d'ailleurs rien d'un souffle passager? C'est en premier, en deuxième et en troisième lieu son site incomparable, que lui prodiguent un fleuve majestueux, la confluence d'une rivière, une montagne escarpée, des collines lointaines aux pentes raides couvertes d'un manteau uniforme de forêt, une île quelque peu à l'aval qui semble léviter sur le fleuve, bref, «un décor qui évoque les premiers roulements de tonnerre de la création» (Julien Green). Quelques témoignages en canonnade ne disent peut-être pas tout, mais les répétitions incessantes sont le gage d'une même sensibilité et d'un certain consensus :

«Quand, doublant la Pointe de Lévy, nous jetâmes l'ancre devant Québec, tous mes sens se combinèrent en un seul : celui de la vue. Quel spectacle! Édimbourg avait été pour moi, jusqu'ici, le *beau idéal* [en français dans le texte original anglais] de tout ce qui est exquis dans la Nature – l'image des Highlands avait hanté mes rêves durant la traversée de l'Atlantique, mais tous ces souvenirs du passé s'évanouissaient devant Québec. La nature a dépensé avec prodigalité toutes ses ressources pour créer ce panorama saisissant. Là, le regard courroucé du cap montagneux et nuageux; en bas, les déluges d'écume et le tonnerre; le bois, le roc et le fleuve prêtent leur souffle afin de nous donner une image parfaite, digne de son Auteur divin.» Susanna Moodie. *Roughing It in the Bush; or, Life in Canada*. London, Richard Bentley, 8, New Burlington Street, Publisher in Ordinary to Her Majesty, 1852, vol. I, 680 p.

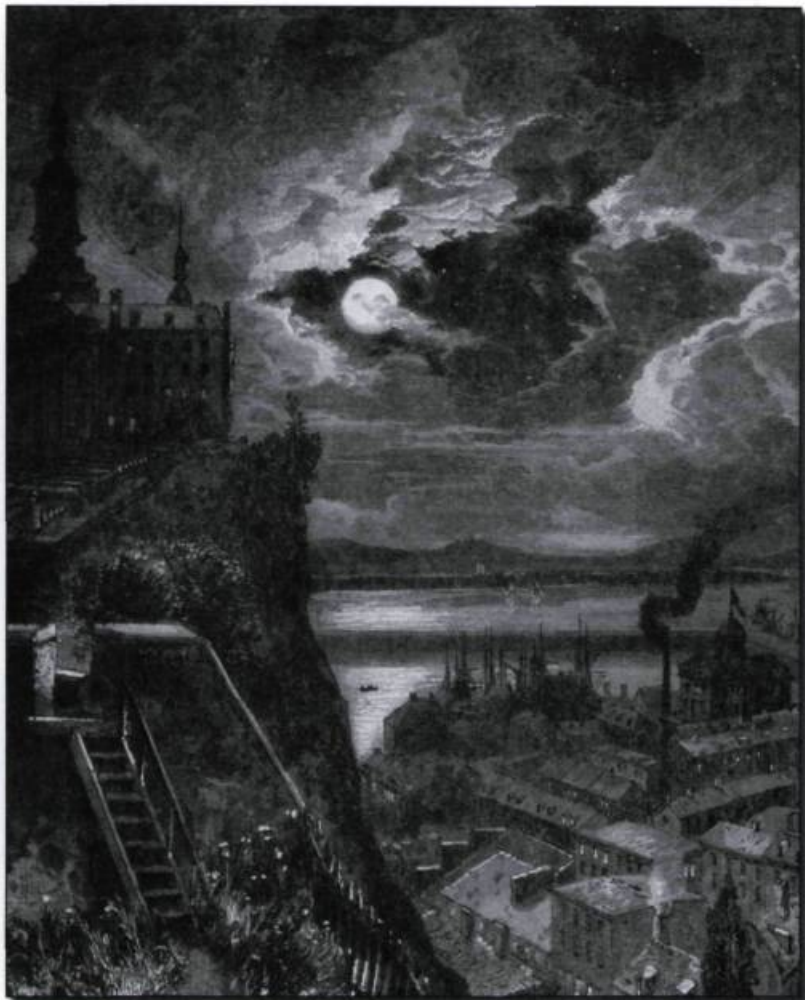
«*La Citadelle* : vendredi, 9 août [1872]. – Lady Harriet et moi avons accompagné D. [Lord Dufferin] à Québec; je me plais beaucoup dans ma maison de caserne. Tous les livres sur le Canada vous diront jusqu'à quel point le site de la Citadelle est splendide : très élevé et commandant une vue superbe sur le grand fleuve Saint-Laurent [...] L'ancien mess est désormais notre salle à manger



Le monument de Wolfe sur les plaines d'Abraham.
Photo : Louis-Prudent Vallée, s.d. (Collection Jacques Saint-Pierre).

et la salle de réception est juste au-dessus. C'est une pièce longue avec des fenêtres aux deux extrémités; celles qui font face au fleuve s'ouvrent sur une immense terrasse dont le mur extérieur forme une balustrade. C'est à cet endroit que je m'assois et que je regarde, des centaines de pieds plus bas, la ville qui s'étire au-dessous de moi, ou bien les navires sur le pont desquels je pourrais presque lancer une pierre, ou bien je contemple le Saint-Laurent lui-même et les collines teintées dans le lointain. Au fait, je suis là à contempler l'un des plus fameux paysages du monde.» Lady Dufferin (Marchioness of Dufferin and Ava). *My Canadian Journal : 1872-1878. Extracts from my Letters Home Written While Lord Dufferin Was Governor-General*. New York, D. Appleton and Company, 1891, 436 p.

«Il y a des descriptions de paysages qui affaiblissent le décor observé; mais de la "terrasse" de Québec s'ouvre au regard le spectacle le plus fastueux dont jamais l'œil ou le cœur ne peut se lasser. J'ai vu dans l'expression même de la plupart des gens qui, ce soir-là, se retrouvaient à cet endroit la preuve convaincante de ce fait intéressant. Ils étaient venus évidemment dans l'intention de flâner de-ci de-là et de faire un brin de causette avec leurs voisins; mais bien qu'ils aient vécu pour plusieurs la moitié et pour d'autres leur vie entière à Québec, qu'ils aient tous les jours vu la même chose, ils se sentaient néanmoins aspirer par quelque puissance invisible vers le bord de la falaise et là, dégageant leur bras de celui de l'autre, ils contemplaient les montagnes majestueuses et le



■ Vue de l'Université Laval et d'une partie du port au clair de lune, gravure publiée dans *Picturesque Canada*, 1882, p. 26. (Collection Jacques Saint-Pierre).

fleuve paisible avec autant d'enthousiasme et de plaisir que si la scène, pour la première fois, s'était offerte à leur regard.» Abel Log. *Whittlings from the West : With Some Account of Butternut Castle*. Edinburgh, James Hogg, London, R. Groombridge & Sons, 1854, 442 p.

Québec n'est pas le résultat de l'effort des hommes qui, depuis des temps éloignés, l'auraient modelée selon le souffle de leur génie ou de leur fantaisie, mais davantage une extravagance de la nature qui, dans un aveuglement total, a engendré l'objet le plus inédit et le plus grandiose que l'on puisse observer.

À moins que cette ville ait été machinée par des fées? C'est une possibilité à ne pas dédaigner! On pourrait passer des heures à lire les pages que le maître américain du récit fantastique, H. P. Lovecraft, dont les yeux ne suffisent pas à parcourir tous les monts et merveilles de Québec, rédige dans les années 1930 : «Tous mes anciens critères de beauté urbaine, écrit-il à un ami, sont dépassés et mis au rancart. J'ai du mal à croire que cet endroit appartienne au monde réel.» Et dans une autre correspondance, il renchérit sur le

sujet : «Tout concourt à faire de Québec un fragment du monde des fées.» Il est attiré d'une façon si pressante par cette ville qu'il y viendra à trois reprises. Et il noircira pour lui seul une monographie illustrée intitulée *A Description of the Town of Quebec in New France*, une sorte de guide touristique à l'usage d'une seule personne : lui-même. Qu'il suffise, en terminant, de relever dans ce guide inestimable une courte citation, où Lovecraft prend à témoin un fin connaisseur de villes, sir Michael Sadler :

«Sir Michael Sadler d'Oxford, qui est à la fois un voyageur accompli et un homme de goût, place Québec parmi les vingt plus belles villes du monde. Son choix est pourtant si sévère qu'il n'a retenu aucune autre ville du continent américain et pas même l'antique cité de Londres, ses flèches, ses dômes et ses souvenirs. Selon sir Michael, les vingt plus belles villes du monde sont les suivantes : Rome, Florence, Venise, Vienne, Constantinople, Paris, Stockholm, La Haye, Budapest, Nuremberg, Göteborg, Oder-Tanbau, Dijon, Angoulême, Québec, Agra, Bénarès, Edimbourg, Bath et Oxford.» Howard Philips Lovecraft. *Le Monde du rêve, Parodies et Pastiches, Les «Collaborations» Lovecraft-Derleth, Rêve et Réalité, Documents*, Paris, Robert Laffont, coll. «Bouquins», 1992, 1 341 p.

ÉPILOGUE

Il sera aussi bref que prévisible. Il y a plus de 200 ans qu'agit le charme des lieux, que la ville témoigne d'un pouvoir sans pareil de séduction. Grâce à son site exceptionnel, Québec attire les visiteurs étrangers comme un aimant attire la limaille de fer. Visiteurs qui ne tarissent pas d'éloges à son endroit, même si parfois ils lui décochent quelques flèches afin de lui rappeler son laisser-aller dans la gestion de son bâti. Aurait-on fait pendant 1 000 ans des recherches pour dénicher un endroit idéal pour y ériger une ville que jamais on n'aurait fait un meilleur choix.

Cette position géographique incomparable de la ville l'expose cependant à certains périls. Si les hommes ne peuvent songer à améliorer son cadre naturel, ils peuvent aisément par leurs œuvres médiocres réussir à le dénaturer! Ils y sont presque parvenus d'ailleurs au cours des dernières décennies. Il ne faut guère d'efforts pour enlaidir un visage dont la beauté faisait jusqu'ici la gloire. C'est ce que m'ont dit les «Sirusiens». ♦

■ Luc Bureau est professeur au Département de géographie de l'Université Laval.